

bons ouvrages ne trouvent souvent en nous que des ingrats. Il y aura plusieurs chansons de ce genre dans le cours de ce recueil : elles seront séparées, & il arrivera que le peu de personnes qui s'appercevront de ce même fond de ressemblance ne nous le reprocheront pas.

ROMANCE DU DUC DE LA VALLIERE.

*LES infortunés amours de GABRIELLE
DE VERGI & de RAOUL DE COUCY.*

HÉLAS ! qui pourra jamais croire
L'amour de *Raoul de Coucy* ?
Qui, sans pleurer, lira l'histoire
De *Gabrielle de Vergy* ?
Tous deux s'aimèrent dès l'enfance ;
Mais le sort injuste & jaloux
L'avoit mis sous la puissance
D'un barbare & cruel époux.

Fayel, époux de *Gabrielle*,
Tourmenté de jaloux soupçons,
Avoit enfermé cette belle
Dans les plus affreuses prisons :
Tout amant étoit redoutable,
Mais sur-tout *Coucy* l'alarmoit,
Et *Gabrielle* fut coupable,
Dès qu'il sut que *Coucy* l'aimoit.

Elle employoit envain les larmes
 Pour parvenir à le calmer :
 Ni sa jeunesse, ni ses charmes,
 Rien ne pouvoit le désarmer.
 Quel est mon crime, disoit-elle ?
 L'innocence devoit toucher ;
 Je suis & je serai fidelle.
 Qu'avez-vous à me reprocher ?

Partage les maux que j'endure,
 Répondoit l'inflexible époux ;
 J'ai tout appris, crois-tu, parjure,
 Eviter un juste courroux ?
 Coucy n'a que trop sçû te plaire,
 Et bientôt je m'en vengerai ;
 Ce nom allume ma colère,
 Mais dans son sang je l'éteindrai.

Cependant *Coucy*, le modèle
 Des vrais & des parfaits amans,
 Ayant appris que *Gabrielle*
 Souffroit les plus cruels tourmens ;
 Par un effort que l'amour même
 N'approuva pas sans en frémir,
 Des lieux qu'habite ce qu'il aime ;
 Il résolut de se bannir.

Je vais, dit-il, par mon absence,
 Calmer le barbare *Fayel* ;

70 MERCURE DE FRANCE.

Je quitte pour jamais la France,
 Ah ! que ce départ est cruel !
 N'importe , je me sacrifie
 Au cher objet de mes amours ;
 Trop heureux , en perdant la vie ,
 Si je conserve ses beaux jours.

Il part & va joindre l'armée
 Dans les pays les plus lointains ;
 Elle étoit alors occupée
 A combattre les Sarrazins.
 Il se met d'abord à la tête
 De deux cents Chevaliers choisis ;
 Avec leur secours il arrête ,
 Tous les efforts des ennemis.

L'amour , le désespoir , la rage ,
 Tour à tour animant son cœur ,
 Redoubloient encor son courage ;
 Enfin il revenoit vainqueur ,
 Quand , d'une blessure cruelle ,
 Il se sent déchirer le flanc.
 Frappé d'une atteinte mortelle ,
 Il tombe baigné dans son sang.

Alors sentant sa fin prochaine ,
 Il demande son écuyer.
 D'un main qu'il conduit à peine ;
 Il écrit sur son bouclier.

Monlac arrive tout en larmes :
 Ne plains point , dit-il ; mon destin ,
 Mais plutôt celle dont les charmes
 N'ont pu fléchir un inhumain.

Tu connois mon amour extrême ?
 Pour m'obéir c'en est assez ;
 Porte mon cœur à ce que j'aime ,
 Avec ces mots que j'ai tracés ;
 Je remets ce soin à ton zèle.
 Il expire & prononce encor
 Le nom chéri de *Gabrielle* ,
 Jusques dans les bras de la mort.

Victime de l'obéissance ,
Monlac ayant exécuté ,
 D'un maître adoré dès l'enfance ;
 La triste & tendre volonté ,
 S'embarque à l'instant pour la France !
 Il arrive près du château
 Du tyran qui sous sa puissance
 Renfermoit l'objet le plus beau.

Seul confident de l'entreprise ,
 Il attend un heureux moment.
 Avec grand soin il se déguise
 Pour réussir plus sûrement ;
 Quand *Fayel* , que l'inquiétude
 Ne laissoit jamais en repos ,
 Le voit près de sa solitude ,
 Le prend pour un de ses rivaux.

72 **MERCURE DE FRANCE.**

Il l'arrête & croit le connoître.
Il le perce de mille coups ;
Craignant tout des projets du maître ,
Rien n'échappe à ses yeux jaloux.
Quel plaisir enivre son âme !
Il voit le cœur , il en jouit :
Quel coup funeste pour la flamme !
Il lit la lettre , il en frémit.

Dès qu'il les eut en sa puissance ,
N'écoutant plus que la fureur ,
De la plus barbare vengeance
Il médite en secret l'horreur.
La sombre & pâle jalousie ,
Ce monstre , suivi des regrets ,
Pour venger sa flamme trahie ,
Lui souffle les plus noirs projets.

Il goûte déjà par avance
Les douceurs qu'elle lui promet.
De cette flatteuse espérance ,
Il craint de retarder l'effet :
Je veux , dit il , que l'imposture ,
Cachant l'affreuse vérité ,
Ce cœur , aimé de la parjure ,
Comme un mets lui soit présenté.

On obéit ; & l'heure arrive ,
Où l'on sert ce repas cruel.

Gabrielle ;

Gabrielle, triste & craintive,
 Approche, en tremblant, de *Fayel* :
 Pour hâter l'instant qu'il espère,
 Il offre, il presse, elle se rend.
 Ce mets, dit-il, a dû te plaire,
 Car c'est le cœur de ton amant.

Elle tombe sans connoissance.

Fayel, que la fureur conduit,
 Craignant de perdre sa vengeance,
 La rappelle au jour qu'elle fuit :
 Juste Ciel ! quelle barbarie !
 S'écria-t-elle avec effroi.
 Moindre encor que ta perfidie,
 Vois cette lettre & juge-toi.

Alors la forçant à la lire,
 Ses yeux l'observent avec soin ;
 Il croit adoucir son martyre,
 Si de sa honte il est témoin.
 Elle prend, d'une main tremblante ;
 L'écrit qui doit combler ses vœux,
 Et, d'une voix foible & mourante,
 Prononce avec peine ces mots :

« Bientôt je vais cesser de vivre ;
 » Sans cesser de vous adorer ;
 » Content si ma mort vous délivre
 » Des maux qu'on vous fait endurer :

D

» Elle n'a rien qui m'épouvante ;
 » Sans vous la vie est sans attraits,
 » Un regret pourtant me tourmente ;
 » Quoi ! je ne vous verrai jamais !

» Recevez mon cœur comme un gage
 » Du plus vif, du plus tendre amour ;
 » De ce triste & nouvel hommage,
 » J'ose espérer quelque retour.
 » Daignez l'honorer de vos larmes ;
 » Qu'il vous rappelle, mes malheurs ;
 » Cet espoir a pour moi des charmes.
 » Je vous adore ; adieu. . . je meurs ».

Elle veut répéter encore,
 Des mots si tendres, si touchans :
 En prononçant. . . *Je vous adore,*
 Un froid mortel saisit les sens.
 Par un excès de barbarie,
Fayel prend des soins superflus
 Pour la rappeler à la vie. . .
 Mais n'étoit déjà plus.

Nous ajoutons ici de très-jolis vers du même auteur, & qui conviennent très-bien à la personne à qui il les adresse.



A MADAME DE LA VALLIERE
le jour de sa fête.

Envoi d'une boîte toute formée de glaces.

Daignez me regarder, *Annette*, un seul moment,
Et vous verrez la naïve peinture
De l'objet le plus charmant,
Qu'ait sçu former la nature;
Mais brisez-moi l'instant d'après,
Ou ne m'offrez jamais d'autre objet que vous-
même.

Je n'aime que l'honneur suprême
De bien représenter vos immortels attraits.
Vénus, dans son char de victoire,
Viendrait en vain m'offrir ses traits à rassembler.
Vénus ne pourroit rien, *Annette*, pour ma gloire,
A moins que de vous ressembler.

CHANSON DE M. DE MONCRIF.

*COMME tout loyal amant ne sçait qu'être
complaisant au vouloir de sa mie.*

ELLS m'aima, cette belle *Aspasie*,
Et bien en moi trouva tendre retour.
Elle m'aima, ce fut sa fantaisie;
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après, cette belle *Aspasie*
Entend *Mirtil* chanter l'hymne d'amour.
Elle l'aima, ce fut sa fantaisie,
Et celle-là ne lui dura qu'un jour.

D ij

Toujours aimant, cette belle *Aspasie*
 A pris, quitté nos bergers tour à tour.
 Ils sont fâchés, moi je la remercie ;
 Las ! elle fait passer un si beau jour.

Pour rapriener une belle *Aspasie*,
 C'est grand abus de montrer du courroux,
 Si réclamez sa douce fantaisie,
 Elle dira : que ne l'inspirez-vous ?

J'ai vu depuis cette belle *Aspasie*.
 La couronnant de roses, je lui dis :
 Quand reviendra la douce fantaisie ?
 Car ce jour-là c'est le seul où je vis,

Lors j'aperçus cette belle *Aspasie* ;
 Qu'un doux souris coloroit ses traits,
 Elle reprit sa douce fantaisie,
 Et me donna même le jour d'après.

Amans quittés d'une belle *Aspasie*,
 Ayez près d'elle un modeste maintien,
 Ne prétendez gêner sa fantaisie :
 Qui plaît est roi, qui ne plaît plus n'est rien.

On peut dire que cette chanson est pleine de morale. La mauvaise humeur des amans-quittés, leur indiscretion par esprit de vengeance, le plaisir honteux d'outrager ce qu'ils aiment encore ; tous ces torts y sont combattus avec d'autant plus

de sagesse, qu'on en fait voir l'inutilité. On ne
 sauroit trop redire cette belle maxime aux jeunes
 gens destinés à faire de l'éclat dans le monde :

Qui plaît est roi, qui ne plaît plus n'est rien.

LE mot de la première énigme du second
 volume du Mercure de juillet est *poète*.
 Celui de la seconde est *l'être*. Les cinq
 voyelles sont celui de l'énigme-logogryphe.
 Et celui du second est *anagramme*, dans
 lequel on trouve *Ange, rame, rage, ré,*
mare, game, âme, angar, nager, ramage,
marge, âne, an, &c. &c.

E N I G M E.

Air des folies d'Espagne.

C'EST à Paris qu'en honneur est mon être.
 J'ai bien aussi des partisans par-tout.
 Mon frère au jour plaît moins que moi peut-
 être :

De nos beautés je pique plus le goût.

Les Financiers m'ont mis fort à la mode ;
 Au vrai, chez eux je peux me dire au mieux ;
 Dans un endroit agréable & commode
 De mes amis je satisfais les yeux.

D iij

78 MERCURE DE FRANCE.

A mon sujet Monsieur ou mieux Madame
Doit recevoir maints & maints complimens ;
Par moi les sens sont plus flattés que l'âme :
Je mets en train les hommes à talens.

De bien des sots je fais tout le mérite.
Qui pourroit dire à quel degré je plais ?
Charmant plaisir , avec peine on te quitte !
Le sage seul sçait braver mes attraits.

Il fait très-bien d'être envers moi rebelle ,
Ainsi qu'il est à l'égard des amours.
En mauvais tours je surpasse une belle ;
Par moi souvent on abrège les jours.

Par M. B. . . . à Montdidier

A U T R E.

JE suis d'un élément l'effet inévitable.
Mon sort est singulier , mon état remarquable :
Mon père , en m'engendrant , se donne le trépas ,
Lui seul peut tout rougir & ne me rougit pas.
Je suis à des métiers utile & nécessaire ,
Et l'endroit le plus vil est ma place dernière ;
On me connoît aux champs , à la ville , à la Cour ;
L'été comme l'hiver peut me donner le jour ;
Je semble en certain temps guérir d'une folie
Qui , pour jamais cesser , est trop bien établie.

Par M. DAUMONT D.

L O G O G R Y P H E.

Pour servir l'homme je m'agite
Sans pourtant m'en faire un mérite,
Sans malice, sans le sçavoir,
Même sans jamais le vouloir
(C'est, je pense, une bonne excuse).
L'impatiente également,
Et qui s'ennuie & qui s'amuse.
Lorsqu'on desire ou que l'on craint,
Quand on espère ou qu'on se plaint,
Très-injustement on m'accuse,
En me taxant en même temps
De deux défauts bien différens,
A concilier impossibles,
Ou, pour mieux dire, incompatibles.
La plus parfaite égalité
Est, sans contredit, mon partage.
D'un très-bel art je suis l'ouvrage.
En France la nécessité
Que secondoit l'expérience,
Mères fécondes des talens,
Cher lecteur, me donna naissance.
Sous des dehors bien différens,
Et l'indigence & l'opulence,
Comme la médiocrité,
Eprouvent mon utilité.

D iv

30 MERCURE DE FRANCE.

Je serai peut-être la cause ,
Au moment qu'on me cherchera ,
Qu'un habile *Œdipe* dira ,
Il s'agit de toute autre chose ,
Et le bon moment manquera.
Lecteur , un peu de patience.
Je vais payer ta complaisance
Et terminer bien promptement ,
Je ne demande qu'un moment.
Dans mes sept pieds on voit sans peine
La beauté dont le tendre amant
Brava le perfide élément
Pour aller voir sa souveraine ;
L'endroit où , près de *Célimène* ,
L'espérance de t'amuser ,
Peut être erreur flateuse ou vaine ,
(Puissé-je mal prophétiser !)
Si précipitamment t'entraîne ;
Et ce qui dans ce même endroit
Mal rendu déplaît à bon droit.



*ENVOI d'un logogryphe à l'Auteur du
Mercure.*

IL a été trouvé, Monsieur, parmi de vieux manuscrits, un logogryphe singulier que mon peu de connoissance, dans la science des calculs, me fait regarder comme un problème. J'ai l'honneur de vous l'envoyer, en vous priant de l'insérer dans un de vos Mercures, & d'inviter MM. les Arithméticiens à nous en donner la solution. Je suis, &c.

*R * * *. abonné au Mercure.*

LOGOGRYPHE - ARITHMÉTIQUE.

Calculateur abstrait que charme l'exercice,
Osez de cette énigme expliquer l'artifice.
Le travail est léger. Subtil, comme le sphinx,
On croit vos yeux perçans ainsi que ceux d'un lix.
Multiplier, nombrer, diviser ou soustraire;
Bon ! d'un calculateur c'est l'usage ordinaire.
Et lorsqu'on est conduit par l'ordre & la raison,
L'on attrappe à son gré toute combinaison.

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

Additions.

Je dis qu'assurément 3, 8 & 2 font 13,
 Et 9, 4, 1 & 7 monteront jusqu'à 16 ;
 Or 11 & quinze en tout ne passeront pas 10,
 D'où je conclus qu'ensemble 1 & 2 feront 6.
 Courage ! poursuivons sans craindre une belouze :
 19, 30, 40, 11, 3, 2 fois $\frac{10}{11}$,
 14, 3 fois $\frac{12}{7}$, 15, 9, 4, 5,
 Par un juste calcul, font en tout 30.
 Profond méditatif, cette somme additive
 Ne choque-t-elle point votre imaginative ?
 Peut-être ? Suivez moi, mais sans être distrait,
 2 nommé par décade, ¹⁰ 11, 19, 3, 7,
 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, ⁸ septante,
 Avec la moitié d'un, font quinze fois ⁷ nonante.

Soustractions.

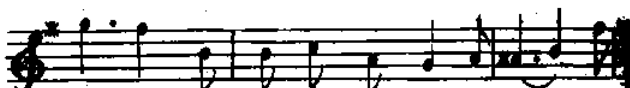
Ce genre de calcul sans doute paroît neuf ;
 Toutefois il est vrai. Qui de 4 & 29
 Soustrait seulement 15, eh bien quel est le reste ?
 18, me direz-vous ? ma foi je le conteste ;
 Car, suivant mon principe, il ne doit rester rien.
 Ma règle vous étonne, examinez-la bien :
 Et vous sçavez alors que, sans en rien rabattre,
 Otant 4 unités du total de 24,
 Le calcul soustractif, pour reste, donne sept.



La jeune et simple Lisette, Dormoit seule en



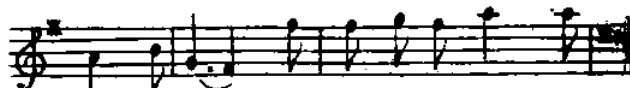
un bosquet. Colin, qui de loin la



quette, Voit qu'elle cache un bouquet. Du



tendre amour qui l'inspire, Colin veut a =



= voir le prix. Lise en s'éveillant sou =



= pire.... Et trouve son bouquet pris.

Multipliations.

Mais, d'un compte nouveau démêlez le secret ;
 Sur 400 je prends 10 pour multiplicande :
 Il m'en vient 1200, que le calcul demande.
 Multipliant par 30, 1, 6, 11, 38 ;
 En ajoutant 3 fois 1 & 9 au produit,
 Dont du total enfin je soustrais 20 dixaines,¹⁰
 Le résultat précis fournit 10 quarantaines.⁴⁰

Divisions.

Arithméticien, dont le calcul est sûr,
 Avez-vous éclairci ce phénomène obscur ?
 Je le crois avoué ; maintenant je divise
 23 par 2 fois $\frac{10}{7}$, en comptant à ma guise,
 Je trouve, au quotient, il ne peut revenir plus ;
 Et par cette méthode aisément je conclus
 Que 14, & de plus, 3, 17, 15 & 13
 Ayant, pour diviseur, une seule fois 16,
 Rendront 2 au quotient: rien de plus ni de moins.

Règle de trois.

Ici, calculateur, accélérez vos soins ;
 Si 30 donne 6, que donneront 2000 ?
 Ferme ! que votre esprit travaille & se houpille ;
 Combien opérerez. 9, vous n'entendez fort bien ;
 Et votre art transcendant n'a plus besoin du mien.
 Si 7, 8, 12, 13, 11, 1, 15 & 50

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

Ne produisent enfin que simplement 40,
Que produiront 300 ajoutés à 38 ?
Cette opération rend 20 de ce produit.
De ces nombres nouveaux le calcul fantastique
Paroît-il à vos yeux assez problématique ?
Et pourrai-je achever mon opération
En les combinant tous dans une addition ?
Oui ; ces chiffres nombrés donnent 7016.
Docte calculateur, adieu, ne vous déplaîse.

*PARODIE de la Romance, Ma bouche
n'a qu'un langage, de LA REINE DE
GOLCONDE.*

LA jeune & simple *Lisette*
Dormoit seule en un bosquet.
Colin, qui de loin la guette,
Voit qu'elle cache un bouquet
Du tendre amour qui l'inspire
Colin veut avoir le prix...
Lise, en s'éveillant, soupire,
Et trouve son bouquet pris.

Ingrat ! (s'écria la belle)
J'avois cru jusqu'à ce jour
Avoir un ami fidèle ;
J'en rendois grace à l'amour.

Mais n'espère pas que *Lise*
Jamais puisse pardonner
A qui ravit, par surprise,
Ce qu'elle eût pû lui donner.

Pardonne pourtant, bergère,
(Dic, en l'embrassant, *Colin*)
A l'amant le plus sincère,
L'aveu d'un si doux larcin !
Si trop d'ardeur m'a fait prendre
Un bien qu'amour fit pour moi ;
Ton *Colin* va te le rendre,
Pour ne le devoir qu'à toi.

D. L. P.



ARTICLE II.
NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LE VOYAGEUR FRANÇOIS , ou la Connoissance de l'ancien & du nouveau Monde ; mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE : tomes V & VI. A Paris, chez VINCENT ; Imprimeur-Libraire , rue Saint Severin ; 1767 : avec approbation & privilège du Roi.

Nous avons promis , dans le dernier Mercure , de donner quelques extraits des deux volumes de ce livre , qui paroissent depuis quelques jours. Nous nous abstiendrons de toute réflexion sur l'ouvrage même ; nos lecteurs en connoissent le plan , l'objet & l'utilité ; & le public , qui l'a reçu favorablement , nous dispense d'en porter notre jugement. Nous ne ferons connoître ces deux volumes que par des citations.

Le voyageur arrive à la Chine, c'est-à-dire , « dans le plus vaste & le plus